

# LA MORT D'APRÈS LES PHILOSOPHES (1)

Hans van Kasteel

On lit chez le poète tragique Euripide :

Nous savons ce que c'est que vivre ; mais notre ignorance de la mort inspire à chacun la crainte de quitter la lumière du soleil. (*Phénix*, fr. 14, vv. 10-11)

Toutes les traditions religieuses et philosophiques parlent d'un phénomène en effet très ignoré auquel, cependant, nous serons tous confrontés : la mort.

Que disent ces traditions sur la mort ? À première vue, le programme n'a pas l'air très joyeux ; pour contrebalancer un peu les tristes informations dont nous disposons, nous tâcherons de mettre une ambiance plus festive dans notre exposé...

Tout homme, disent les traditions, est composé d'au moins deux principes : le corps et l'esprit. Ce corps, les Grecs l'appellent *σῶμα*, l'esprit, *ψυχή* ; les Latins, *corpus* et *anima*. L'*anima anime* le corps et en fait à proprement parler un *animal*, un être animé, vivant, respirant ; *ψυχή* et *anima* signifient aussi « souffle ».

Or la mort, c'est la *séparation du corps et de l'esprit*. Platon, par exemple, dit à ce sujet :

Voici ce que signifie être mort : le corps se trouve à part, séparé de l'esprit, isolé en lui-même, et l'esprit se trouve à part, séparé du corps, isolé en lui-même. (*Phédon*, 64c)

Citons aussi quelques vers d'Homère, « père de toute philosophie ». Il écrit au sujet de la mort de Patrocle :

C'est la fin, la mort l'enveloppe : l'esprit s'envole de ses membres et s'en va vers l'Hadès, en gémissant sur son sort, qui est d'avoir abandonné vigueur et jeunesse. (*Iliade*, XVI, 855 à 857).

Ce qui se passe ensuite avec le corps est aisément vérifiable : il pourrit et se décompose.

Qu'arrive-t-il à l'esprit ? Nous ne le voyons sans doute pas parce qu'il s'envole, dit le poète, « vers l'Hadès (Ἄϊδης) », c'est-à-dire vers un monde invisible (ἀίδης) ; en « gémissant sur son sort », qui est d'avoir perdu son support corporel et donc toute perception sensible.

Le drame de l'esprit séparé du corps est de ne plus avoir de sens, de ne plus pouvoir parler ni agir. Il ne fait plus que rêver. Citons une nouvelle fois Homère :

Voici la loi qui régit les mortels quand l'un d'eux meurt : les nerfs ne retiennent plus les chairs et les os ; la puissance du feu les brûle et les dompte, dès que le souffle quitte les blancs ossements ; quant à l'esprit, il s'envole comme un *rêve*. (*Odyssée*, XI, 218 à 222)

Mais cette mort qui sépare le corps et l'esprit, et qui entraîne la dissolution progressive du corps, n'est qu'une *première* mort. Il y en a une autre, plus terrible, la *seconde* mort, qui implique la dissolution progressive de l'esprit, lente et douloureuse. Il en est question, par exemple, chez saint Jean :

Pour les lâches, les incroyants, les abominables, les meurtriers, les impudiques, les sorciers, les idolâtres et tous les menteurs, leur part est dans l'étang brûlant et de soufre : c'est la seconde mort. (*Apocalypse*, XXI, 8)



*L'enfer* de Jérôme Bosch

Le philosophe belge Gérard Dorn écrit à ce sujet :

Celui qui meurt de la seconde mort se trouve continuellement dans l'agonie de la mort et ne cesse jamais de mourir ; c'est de là qu'on l'appelle perpétuelle. (*La Lumière physique de la nature*, éd. Beya, p. 141)

On comprend pourquoi Jésus a dit :

Ne craignez pas ceux qui tuent le corps mais ne peuvent pas tuer l'esprit ! Craignez plutôt celui qui peut perdre et l'esprit et le corps dans la géhenne ! (*Évangile selon saint Matthieu*, X, 28)

Voilà donc le destin peu alléchant qui menace l'homme ordinaire... Ce serait désespérant, si les sages et les prophètes qui le décrivent ne proposaient pas aussi une voie pour échapper à ce désastre total. Si Dieu nous prête vie, nous en parlerons une autre fois.

\*

## LA MORT D'APRÈS LES PHILOSOPHES (2)

Nous avons vu que l'homme est composé d'au moins deux principes, le corps et l'esprit, σώμα et ψυχή, *corpus* et *anima*. Quand ces deux se séparent, l'homme subit la première mort ; le corps, séparé de l'esprit, se décompose et disparaît.

En réalité, les Anciens connaissent un troisième principe, de nature divine, appelé « âme ».

Les Grecs nomment ce troisième principe νοῦς, souvent traduit en latin par *intellectus*, « intellect », ou par *sensus*, « sens », parfois aussi par *mens*, « pensée », ou par *animus*, le correspondant masculin du féminin *anima*.

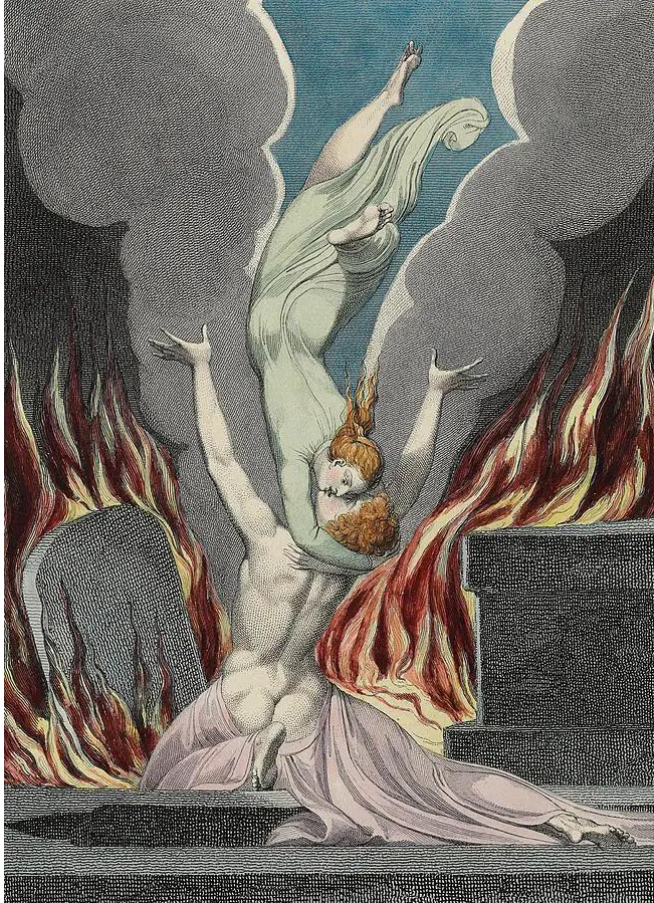
Il s'agit de la pensée, intelligence ou âme divine, d'une sorte de sixième sens, qui permet à l'homme d'entrer en contact avec le monde divin, contact qui ne relève plus des seuls cinq sens corporels, ni du seul psychisme.

L'auteur du *Message Retrouvé*, par exemple, écrit :

Connaître les trois fondations héréditaires de l'homme, c'est posséder la science. L'âme qui vient de Dieu, l'esprit qui vient des astres, le corps qui vient de la terre.  
(II, 88)

On lit semblablement chez un philosophe paracelsien :

L'âme vient du ciel, l'esprit de l'air, et le corps de la terre.  
(*Les Secrets de la création*, éd. Beya, p. 501)



William Blake,  
*La réunion de l'âme et du corps*, 1813.

Il n'est pas toujours facile de s'y retrouver entre ces termes correspondant à l'esprit et à l'âme, car certains auteurs les inversent, brouillant ainsi les cartes.

Quoi qu'il en soit, la seconde mort est, elle aussi, le résultat d'une séparation : l'esprit abandonné par l'âme se décompose et finit lui aussi par disparaître.

Résumons : quand l'esprit et le corps se séparent, l'esprit retourne aux astres, plus particulièrement à la lune ; le corps, retourné à la terre, s'y dissout ; quand l'esprit et l'âme se séparent, l'âme retourne à Dieu ; l'esprit, abandonné par l'âme, se dissout. Voici ce qu'en dit le philosophe Plutarque :

La nature de l'esprit reste sur la lune, où elle garde comme des traces et des rêves de la vie. C'est au sujet de cet esprit qu'il est dit avec raison : « L'esprit s'envole comme un *rêve* ». L'esprit subit cela, non dans l'immédiat, ni une fois qu'il a été séparé du corps, mais plus tard, quand il est devenu solitaire, seul, séparé du vôç. [...] La lune, comme je l'ai dit, est l'élément de ces esprits, car ils s'y dissolvent, de même que les corps des défunts se dissolvent dans la terre. [...] Les esprits des ambitieux, des agités, des voluptueux, des colériques, sont emportés comme s'ils dormaient, plongés dans des rêves où ils se souviennent de leur vie. (*De la Face qui paraît sur la lune*, 944e à 945b)

L'homme moderne considère souvent la mort comme un phénomène inévitable. Les représentants des vieilles religions sont d'un avis diamétralement opposé.

Dans le célèbre *Livre des morts* égyptien, le chapitre 44 s'intitule : « Formule pour ne pas mourir une seconde fois dans l'empire des morts ». Le défunt, qui s'identifie à Osiris, tel le Christ sorti de son sépulcre, y dit :

Mon caveau est ouvert, mon caveau est ouvert ! [...] Je suis apparu comme roi des dieux. Je ne mourrai pas une seconde fois dans l'empire des morts. (trad. Barguet)

Nous avons même oublié qu'il est possible de vaincre la première mort. *Le Message Retrouvé* dit ainsi :

Le saint lie l'âme et l'esprit en Dieu et il surmonte la seconde mort. Le sage lie l'âme, l'esprit et le corps en Dieu et il surmonte la première et la seconde mort. (XXIII, 77 et 77')

On lit la même chose chez le paracelsien Gérard Dorn :

Cette première union [de l'âme et de l'esprit] ne fait pas encore un sage, mais seulement un disciple mental de la sagesse. La seconde union de la *mens* avec le corps produit, par contre, un sage. (*La Lumière physique de la nature*, éd. Beya, p. 124)

La prochaine fois, nous aborderons un autre aspect de la mort, aujourd'hui plus que jamais négligé.

\*



## LA MORT D'APRÈS LES PHILOSOPHES (3)

Jour de colère que ce jour-là, qui réduira le siècle en poussière, selon le témoignage de David et de la Sibylle ! Quelle terreur, quand le Juge viendra pour tout examiner avec rigueur ! [...] Quand le Juge siègera, tout ce qui est caché apparaîtra, rien ne restera impuni. Que dirai-je alors dans mon malheur ? Quel avocat implorerai-je, quand à peine le juste sera en sécurité ?  
*(Dies irae)*

Nous venons de citer quelques strophes du magnifique poème latin *Dies irae*, composé au XIII<sup>e</sup> siècle, et jadis chanté lors de la messe des funérailles.

Le défunt va en effet au-devant d'une terrible épreuve dont toutes les traditions religieuses et philosophiques se font l'écho : le Jugement ou Jugement dernier.

En Occident, on ne parle presque plus du Jugement ; les hommes semblent l'avoir rayé de leur mémoire par l'effet d'une sorte de politique de l'autruche. Pour notre part, nous n'avons pas encore été informé d'un changement de programme.

Le *Dies irae* reprend en partie le texte de Sophonie, un prophète de l'*Ancien Testament* :

Jour de fureur, ce jour-là, jour de détresse et d'angoisse, jour de dévastation et de désolation, jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuage et de nuée, jour de trompette

et de fanfare [...]. Ils ont péché contre Iahvé, leur sang sera répandu comme poussière, et leur chair comme des excréments. Ni leur argent, ni leur or ne pourra les sauver, au jour de la fureur de Iahvé. (*Sophonie*, I, 15 à 18, trad. Dhorme)

Il est question du Jugement dès le premier chapitre du *Livre des morts* égyptien :

Je suis l'un de ces dieux du tribunal qui a proclamé juste Osiris contre ses ennemis, le jour du jugement. [...] Je suis Thot, celui qui a proclamé juste Horus contre ses ennemis, en ce jour du jugement. (*Livre des morts*, chap. 1, trad. Barguet)



Scène issue du papyrus d'*Hounefer* montrant la pesée du cœur lors du jugement de l'âme.

On raconte aussi que Satni, le fils du pharaon Ousinarès, avait imprudemment loué le sort d'un défunt et déploré celui d'un autre. Il fut introduit aux enfers, où il se rendit compte à quel point les apparences sont trompeuses : l'homme dont il avait

fait l'éloge y subissait un châtement cruel ; l'autre avait été admis parmi les membres du tribunal divin.

Les illustrations égyptiennes du Jugement impressionnent : le cœur du défunt est pesé ; s'il s'avère plus lourd qu'une plume, il est dévoré par un monstre composé de trois bêtes différentes, *Ammîl*, la « Dévoreuse » (du verbe égyptien *am*, « dévorer »), que l'on retrouve chez les Grecs sous la forme d'un monstre à trois têtes, *Cerbère* (Κέρβερος), le « Dévoreur (βορός) du cœur (κῆρ) ».

On retrouve la pesée dans le christianisme, par exemple dans la célèbre peinture *Le Jugement dernier* de Rogier van der Weyden (xv<sup>e</sup> s.), où le pécheur, à droite, est entraîné dans l'enfer par son propre poids.



*Le Jugement dernier*, Rogier van der Weyden, détail.

On trouve aussi deux descriptions saisissantes du Jugement chez Platon. Quelques extraits du *Gorgias* :

Beaucoup d'hommes dont l'esprit est mauvais sont revêtus de beaux corps, de noblesse, de richesse [...]. Il faut qu'on les juge dépouillés de tout cela, et qu'on les juge donc une fois qu'ils sont morts [...], quand l'esprit est privé de ses proches et qu'il a abandonné toute cette pompe terrestre. [...] Ceux qui ont commis les plus grandes injustices [...] souffrent, en raison de leurs péchés, les supplices les plus énormes, les plus douloureux et les plus terribles, sans fin. (*Gorgias*, 523c à 525c)

L'autre description se trouve dans le dernier livre de *La République*, où certains esprits, déjà jugés,

gémissent et pleurent au souvenir de tous les différents maux qu'on souffre et qu'on voit souffrir dans ce voyage sous terre qui dure mille ans. (*La République*, X, 615a)

Mythologie ? Science-fiction ? Fantasmes délirants ? Ou bien, témoignages véridiques et unanimes, rappelés de génération en génération pour notre instruction ? Nous serons bientôt tous fixés.

\*

## LA MORT D'APRÈS LES PHILOSOPHES (4)

Selon toutes les traditions, l'homme est confronté après sa mort au Jugement. Une facette peu connue du Jugement est que nous serons jugés par nous-mêmes.



*Le Jugement*, Michelangelo,  
Chapelle Sixtine.

Paracelse écrit sur la mort et le Jugement :

L'esprit, à notre mort, quitte la chair pour retourner à celui qui l'a donnée. Alors la chair revient à son état premier. Elle s'était formée dans la boue de laquelle sortent les vers. Elle y retourne et elle n'est plus que la vermine qui la ronge au tombeau. Cette matière décomposée n'est plus le corps de l'esprit. Celui-ci, *portant la marque des tourments que la chair lui a infligés du vivant de la personne*, retourne à Dieu. Alors l'homme de chair et de sang entend la sentence. (*La Grande Astronomie*, Dervy, p. 270, trad. Deghaye)

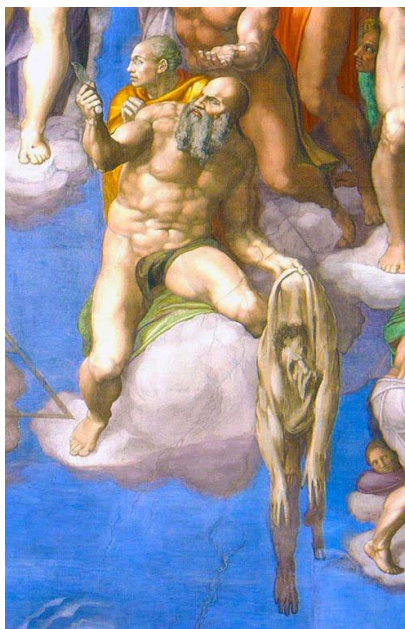
Platon parle lui aussi de ces « marques » :

Chaque plaisir et chaque peine possèdent une sorte de clou, avec lequel ils clouent l'âme [c'est-à-dire la *psyché* ou l'esprit] au corps ; ils la fixent ainsi comme par une griffe, ils lui donnent un caractère corporel, et elle croit vrai ce que le corps lui dit l'être. Se conformant au corps dans ses jugements, et se plaisant aux mêmes objets, elle est nécessairement amenée, je pense, à conformer ses attitudes, à conformer ses goûts, à ceux du corps ; elle devient incapable de jamais arriver dans l'Hadès en état de pureté, elle reste toujours contaminée par le corps quand elle s'en sépare. (*Phédon*, 83d, éd. Les Belles Lettres, trad. Vicaire)

Ailleurs, Platon est plus explicite :

On y aperçoit, lorsqu'elle [la *psyché*] est dépouillée de son corps, tous ses traits naturels et toutes les modifications qu'elle a subies par suite des manières de vivre auxquelles l'homme l'a pliée en chaque circonstance. Lorsque les morts arrivent devant le juge

[...], celui-ci les arrête et considère chaque âme, sans savoir à qui elle appartient ; souvent, mettant la main sur le Grand Roi ou sur quelque autre prince ou dynaste, il constate qu'il n'y a pas une seule partie saine dans son âme, qu'elle est toute lacérée et ulcérée par les parjures et les injustices dont sa conduite y a chaque fois laissé l'empreinte, que tout y est déformé par le mensonge et la vanité et que rien n'y est droit parce qu'elle a vécu hors de la vérité, que la licence enfin, la mollesse, l'orgueil, l'intempérance de sa conduite l'ont remplie de désordre et de laideur. (*Gorgias*, 524d à 525a, Les Belles Lettres, trad. Croiset)



*Saint Barthélémy tenant sa peau d'une main et de l'autre l'instrument du supplice.*

Fabre du Bosquet écrit sur « les punitions qu'éprouvent les hommes coupables après leur mort » :

Il est une lumière divine dans le monde spirituel [...]. Les hommes [...] qui pendant leur vie ont abusé des dons de Dieu (c'est-à-dire de leur cœur et de leur raison) ne peuvent soutenir la splendeur de cette vive lumière, ils la craignent, ils la fuient même, parce qu'elle pénètre jusque dans les replis les plus cachés de leur corps spirituel ; elle met au plus grand jour aux yeux des habitants du monde céleste, comme à leurs propres yeux, les crimes, les forfaits, les injustices, dont l'esprit de vengeance, d'ambition, d'avarice et de cupidité les a rendus coupables sur la terre qu'ils habitaient ; les crimes et les vices des hommes se gravent ineffaçablement pendant leur vie, à mesure qu'ils s'y livrent, dans la région du cœur et du cerveau de leur corps intérieur, de manière que dans le monde céleste leur corps spirituel, se trouvant diaphane et transparent comme l'air, est pénétré des rayons de la lumière divine et laisse lire, comme dans un livre, aux esprits des hommes justes, les atrocités que ces hommes pervers avaient eu l'art de déguiser dans ce bas monde, où leurs passions étaient couvertes d'une écorce impénétrable aux yeux de leurs semblables. La honte et l'opprobre de paraître aux yeux de leurs parents, de leurs amis, de leurs connaissances, différents de ce qu'ils avaient voulu paraître pendant leur vie, les fait éloigner de cette lumière de justice et de vérité et se précipiter de leur propre mouvement dans les ténèbres où cette lumière ne pénètre jamais ; ils y errent dans l'illusion et dans l'aveuglement [...]. C'est la punition des méchants. (*Concordance*, éd. Le Mercure Dauphinois, pp. 87- 88)



## LA MORT D'APRÈS LES PHILOSOPHES (5)

Parmi ceux qui regardent ces différentes vidéos consacrées à la mort, plusieurs se sont sans doute posé une question bien légitime : « Comment les auteurs cités peuvent-ils affirmer tout cela ? Comment savent-ils ce qui se passe dans le monde de la mort avec l'esprit ? Comment peuvent-ils proclamer avec tant de certitude que l'homme sera jugé ? » Certains ajouteront peut-être : « Toutes ces déclarations paraissent contradictoires avec ce qu'on appelle aujourd'hui une E.M.I., une "Expérience de Mort Imminente", souvent plus rassurante, plus tranquilisante ».

Sans vouloir polémiquer, remarquons la nette différence entre une mort dite *imminente* mais qui ne se produit pas, et l'expérience *effective* de la mort telle que la décrivent ceux qui en sont revenus. Citons un auteur récent qui met les choses au point :

Les mystères de la mort étaient connus et expérimentés dans l'Antiquité beaucoup mieux que de nos jours où on se contente de révélations dites *scientifiques*, consolantes et sans consistance comme *La Vie après la vie* et *Les Morts nous parlent*, anesthésiants qui n'instruisent en rien des redoutables mystères de l'Autdelà dont l'expérimentation exigerait une détermination et un savoir peu communs. (E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. I, Beya, p. 76)

Nommons quelques-uns parmi ceux qui auraient fréquenté le monde de la mort, de l'enfer, de l'Au-delà. Le passage que nous venons de lire fait partie d'un commentaire sur la *Nekuya*, l'« Évocation des morts », racontée dans l'*Odyssée* (x, 467 à xii, 7), où le poète propose, avec une topographie précise, le chemin suivi par Ulysse au séjour des morts, puis sa rencontre, dans le monde occulte, avec Tirésias.



*Tirésias apparaît devant Ulysse pendant le sacrifice, Heinrich Füssli.*

On dira : « C'est de la mythologie ! c'est de la poésie ! » Réagir ainsi, ce serait méconnaître totalement le rôle de la mythologie et de la poésie antiques dont le but est toujours de révéler et d'instruire. Ce serait aussi déplacer le problème sans le résoudre : quand bien même Ulysse, par exemple, serait un personnage purement fictif (ce que les anciens Grecs étaient d'ailleurs bien loin de prétendre), Homère doit avoir tiré sa description de l'Hadès de quelque part, soit d'une tradition, soit, comme un commentaire d'Héraclite du Pont le laisse entendre, pour en avoir été témoin oculaire lui-même.

Un autre voyageur célèbre de l'occulte est Orphée. Il nous dit dans un de ses ouvrages :

Je t'ai fait aussi d'autres récits : ce que *j'ai vu* et compris quand j'ai suivi la route obscure du Ténare qui mène à l'intérieur de l'Hadès, confiant dans ma cithare, et poussé par l'amour de mon épouse [...] : tout cela, tu l'as appris de mon cœur, selon l'exacte vérité. (Orphée, *Argonautiques*, 40 à 46)

Dira-t-on ces vers « apocryphes » ? Tel Ponce Pilate, l'auteur n'en a pas moins écrit ce qu'il a écrit.

Citons aussi Virgile. Quand son héros descend aux enfers, le poète s'exclame en son propre nom, à la première personne, et non en se cachant derrière le personnage d'Énée, qu'il soit ou non historique :

Ô Dieux qui rénez sur les esprits et les ombres silencieuses ! Ô Chaos et Phlégéthon [fleuve infernal] ! Ô lieux étendus dans la nuit et le silence ! Qu'il me soit permis de dire ce que *j'ai entendu* ! Que votre majesté

m'accorde de révéler les choses enfouies profondément sous la terre obscure ! (*Énéide*, VI, 264 à 267)

Virgile servira de guide expérimenté à Dante :

Je serai ton guide, et je te tirerai d'ici vers un lieu éternel, où tu entendras les cris désespérés ; *tu verras* les antiques esprits dolents qui chacun crient à la seconde mort. (« Enfer », I, 113 à 117, trad. Risset)

Descendant alors dans la cité infernale de Dité, Dante décrira « ce que *j'ai vu* » (*ibid.* II, 8).

N'est-ce pas aussi ce que laisse discrètement entendre l'auteur du *Fil de Pénélope* ?

La cité de Dite [infernale] est celle, *nous l'avons vu*, des rusés, des fraudeurs et des traîtres. (t. I, p. 147)

L'auteur du *Message Retrouvé* écrit à son tour :

Nous ne sommes pas « amusant », disent les impies du monde. Mais comment pourrions-nous l'être quand *nous voyons* l'enfer béant ouvert sous leurs pas d'aveugles rassurés ? (XXI, 61)

\*

## LA MORT D'APRÈS LES PHILOSOPHES (6)

On dit souvent qu'un tel est mort de « mort naturelle ». C'est oublier que pour les philosophes traditionnels la mort n'est pas plus naturelle que la maladie. La nature cherche à produire des êtres immortels. Si elle n'y parvient pas, c'est parce qu'un accident est intervenu qui, tôt ou tard, voue à l'échec ses productions.

Quel est cet accident ? Nous sommes conscient que la réponse donnée à cette question par les philosophes, va faire froncer de nombreux sourcils, lever aux ciel des regards lassés ou incrédules, et hausser des épaules perplexes. Le monde d'aujourd'hui a mis au placard en effet le péché originel – ce qui n'empêche pas l'humanité de continuer à crever tous les jours, selon ce que les Anciens entendaient par le progrès : naître, croître, devenir adulte, vieillir, dépérir, périr, pourrir.

Peut-être l'idée du péché originel heurte-t-elle nos contemporains parce qu'elle a fini par être mêlée à un moralisme stérile, qui ne résout de toute manière pas le problème de la mort ; ou parce qu'ils l'associent à un récit mythologique invraisemblable, où un serpent doué de parole provoque, chez un couple légendaire, une manducation fatale ; ou tout simplement parce qu'en taisant et en oubliant le péché originel, on espère échapper à ses conséquences. Chacun a ses raisons.

Quoi qu'il en soit, voici d'abord une explication étymologique du phénomène de la mort :

La mort (*mors*) doit son nom à la morsure (*morsus*) du premier homme, car c'est en mordant le fruit de l'arbre prohibé qu'il encourut la mort. (Isidore, *Étymologies*, XI, 1, 14)



*Ève, le Serpent et la Mort*, Hans Baldung, 1510.

C'est en mangeant, en ingurgitant un poison que l'homme a introduit en lui la maladie et la mort. Notons aussi le jeu de mots entre *malum*, « pomme », et *malum*, « mal » ou « maladie ». Dans une image célèbre, de Berthold Furtmeyer, on voit que d'un côté de l'arbre, Ève met dans la bouche des pécheurs le fruit du péché originel figuré par une tête de mort, tandis que de l'autre, la Vierge donne aux fidèles le fruit qui les guérira, le corps du Christ, sous l'aspect d'une hostie.



*Arbre de vie et de mort*, Berthold Furtmayr, 1481.

L'Église donne à l'hostie le nom de « médicament ». Après la communion, le prêtre prie ainsi :

Que ton corps, Seigneur, que j'ai consommé, et ton sang [le vin de la messe] que j'ai bu, s'attache à mes entrailles ! Et fais en sorte que la souillure des crimes ne reste pas en moi !

C'est dans le même sens que le savant *Talmud* dit :

C'est moi, le sang, qui suis à l'origine de toute maladie. C'est moi, le vin, qui suis le premier de tous les remèdes. (*Talmud*, traité « Baba Bathra », 58b)

Écoutons aussi attentivement d'Eckartshausen :

Dans notre sang, il y a une matière gluante (appelée *gluten*) cachée, qui a une parenté plus proche avec l'animalité qu'avec l'esprit. Ce *gluten* est la matière du péché. [...] Ce ferment du péché est plus ou moins abondant dans chaque homme, et transmis par les parents aux enfants [...]. Par la connaissance approfondie de cette matière du péché, nous apprenons à voir [...] à quel point nous avons besoin d'un médecin qui nous administre le remède capable d'annihiler ladite matière [...]. Nous apprenons également à voir que toutes nos manières de moraliser avec des paroles servent peu, là où des moyens réels sont nécessaires. On moralise déjà depuis des siècles, et le monde est toujours le même. Le malade ne deviendra pas convalescent si le médecin ne fait que moraliser à son chevet. (K. von Eckartshausen, *La Nuée sur le sanctuaire*, « Cinquième lettre »)



Une communion efficace est donc capable de nettoyer le sang de l'homme et de le préserver contre les effets mortels du péché. Nous lisons au sujet de saint Paul :

Comme Paul avait ramassé une certaine quantité de fagots et les avait mis sur le feu, une vipère, fuyant la chaleur, mordit sa main. En voyant la bête suspendue à sa main, les barbares se disaient entre eux : « [...] La vengeance divine ne le laisse pas en vie ! » Quant à Paul, il secoua la bête dans le feu, sans rien éprouver de mal. Les autres s'attendaient à le voir se gonfler et tomber mort d'un moment à l'autre. Mais après avoir attendu longtemps, et voyant qu'il ne souffrait aucun mal, ils changeaient d'avis et le prenaient pour un dieu. (*Actes des apôtres*, XXVIII, 3 et ss.)

\*

FIN

Pour visionner les vidéos de ces textes, cliquer sur : [suivre le lien](#).